

SATIRE VI.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
 Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
 Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
 Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
 J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
 Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
 L'un miaule en grondant comme un tigre en furie;
 L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
 Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
 Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
 Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure ¹.

Tout conspire à-la-fois à troubler mon repos,
 Et je me plains ici du moindre de mes maux :
 Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
 Auront de cris aigus frappé le voisinage,
 Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
 Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
 Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,

¹ Ennuyeux célèbre.

SATIRE VI.

49

De cent coups de marteau me va fendre la tête.
 J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
 Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
 Tandis que dans les airs mille cloches émues
 D'un funèbre concert font retentir les nues;
 Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
 Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirois la bonté souveraine
 Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
 Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
 En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
 D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
 L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
 Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
 D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
 Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants
 Font aboyer les chiens et jurer les passants.
 Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
 Là je trouve une croix ¹ de funeste présage;

¹ On faisoit pendre alors du toit de toutes les maisons que l'on couvroit une croix de lattes, pour avertir les passants de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une simple latte.

Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
 En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
 Là sur une charrette une poutre branlante
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
 Ont peine à l'émuvoir sur le pavé glissant.
 D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
 Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
 Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
 Dans le même embarras se vient embarrasser.
 Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
 Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;
 Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure :
 Des mulets en sonnans augmentent le murmure.
 Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
 De l'embarras qui croit ferment les défilés,
 Et par-tout des passans enchaînant les brigades
 Au milieu de la paix font voir les barricades;
 On n'entend que des cris poussés confusément :
 Dieu pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
 Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,

Je me mets au hasard de me faire rouer.
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
 Guenaud¹ sur son cheval en passant m'éclabousse :
 Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
 On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
 Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
 Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
 J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.
 Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cadenas font fermer les boutiques,
 Que, retiré chez lui, le paisible marchand
 Va revoir ses billets et compter son argent,
 Que dans le marché-neuf tout est calme et tranquille,

¹ C'étoit le plus célèbre médecin de Paris, et qui alloit
 toujours à cheval.

Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville ¹.
 Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue!
 Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
 La bourse!... Il faut se rendre; ou bien non, résistez,
 Afin que votre mort, de tragique mémoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire ².
 Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
 Tous les jours je me couche avecque le soleil:
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
 Des filus effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet;
 J'entends crier par-tout: Au meurtre! On m'assassine!
 Ou: Le feu vient de prendre à la maison voisine!
 Tremblant et demi-mort je me lève à ce bruit,
 Et souvent sans pourpoint ³ je cours toute la nuit.
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,

¹ On voloit beaucoup en ce temps-là dans les rues de Paris.

² Il y a une histoire intitulée: *Histoire des larrons*.

³ Tout le monde, en ce temps-là, portoit des pourpoints.

Fait de notre quartier une seconde Troie,
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin sous mille crocs la maison abimée
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi:
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un effort inutile:
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
 Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de cocagne:
 Sans sortir de la ville, il trouve la campagne;
 Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
 Recéler le printemps au milieu des hivers,
 Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
 Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

SATIRE VII.

MUSE, changeons de style, et quittons la satire;
 C'est un méchant métier que celui de médire;
 A l'auteur qui l'embrace il est toujours fatal :
 Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
 Maint poète, aveuglé d'une telle manie,
 En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
 Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
 A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.
 Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
 Ne craint point du public les jugemens divers,
 Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers :
 Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,
 Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
 Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis,
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.
 Un discours trop sincère aisément nous outrage :
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage ;
 Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
 Qui dans le fond de l'ame et vous craint et vous hait.
 Muse, c'est donc en vain que la main vous démange :

SATIRE VII.

55

S'il faut rimer ici, rimons quelque louange;
 Et cherchons un héros, parmi cet univers,
 Digne de notre encens et digne de nos vers.
 Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
 Je ne puis pour louer rencontrer une rime ;
 Dès que j'y veux rêver ma veine est aux abois.
 J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes
 doigts,
 Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
 Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle¹.
 Je pense être à la gêne; et, pour un tel dessein,
 La plume et le papier résistent à ma main.
 Mais, quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
 Alors, certes, alors je me connois poète :
 Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer;
 Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
 Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?
 Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
 Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal :
 Je sens que mon esprit travaille de génie.
 Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?

¹ Poème héroïque de Chapelain, dont tous les vers semblent faits en dépit de Minerve.

Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier;
 Je rencontre à-la-fois Perrin et Pelletier,
 Bonnecourse, Pradon, Colletet, Titreville ¹;
 Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
 Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret
 S'estime et s'approuve du beau coup qu'elle a fait.
 C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême
 Je me fais quelquefois des leçons à moi-même;
 En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un :
 Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
 Et, sitôt qu'une fois la verve me domine,
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
 Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
 Mais tout fat me déplaît, et me blesse les yeux ;
 Je le poursuis par-tout, comme un chien fait sa proie,
 Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.
 Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,
 Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
 Souvent j'habille en vers une maligne prose :
 C'est par là que je vauz, si je vauz quelque chose.
 Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
 Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,

¹ Poètes décriés.

A Rome où dans Paris, aux champs ou dans la ville,
 Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
 Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
 Modère ces bouillons de ta mélancolie;
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.
 Eh quoi! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,
 Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
 Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,
 Alloit ôter le masque aux vices de son temps;
 Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
 Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
 Gourmandoit en courroux tout le peuple latin,
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
 Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
 Personne ne connoit ni mon nom ni ma veine.
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil ¹,
 Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
 A peine quelquefois je me force à les lire,
 Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
 Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,

¹ Le nom de Montreuil dominoit dans tous les fréquents recueils de poésies choisies qu'on faisoit alors.

Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur.^{*}
 Enfin c'est mon plaisir; je veux me satisfaire :
 Je ne puis bien parler, et ne saurois me taire;
 Et, dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
 Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :
 Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé : prenons un peu d'haleine :
 Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
 Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

 SATIRE VIII¹.

A MONSIEUR M** (MOREL),

DOCTEUR DE SORBONNE.

DE tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
 De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
 Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
 Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
 Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme! Oui,
 sans doute.

Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.
 L'homme de la nature est le chef et le roi :
 Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
 Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
 Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot :

¹ Cette satire est tout-à-fait dans le goût de Perse, et marque un philosophe chagrin qui ne peut plus souffrir les vices des hommes.

Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
 Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
 Mais il faut les prouver. En forme. — J'y consens.
 Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.
 Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame
 Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflamme,
 Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés,
 Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.
 Or, cette égalité dont se forme le sage,
 Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
 La fourmi tous les ans traversant les guérets
 Grossit ses magasins des trésors de Cérés ;
 Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
 Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
 Cet animal, tapi dans son obscurité,
 Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été.
 Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
 Paressieuse au printemps, en hiver diligente,
 Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
 Ou demeurer oisive au retour du belier.
 Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
 Voltige incessamment de pensée en pensée :
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
 Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.

Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
 Moi ! j'irois épouser une femme coquette !
 J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
 Me mettre au rang des saints qu'à célébrés Bussi !
 Assez de sots sans moi feront parler la ville,
 Disoit le mois passé ce marquis indocile,
 Qui, depuis quinze jours dans le piège arrêté,
 Entre les bons maris pour exemple cité,
 Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
 A tiré pour lui seul une femme fidèle.

Voilà l'homme en effet : il va du blanc au noir :
 Il condamne au matin ses sentiments du soir :
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,
 Il change à tous moments d'esprit comme de mode :
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
 Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est la base et l'appui,
 Et le dixième siècle ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
 Qui pourroit le nier ? poursuis-tu. Moi, peut-être.

1 Bussi, dans son *Histoire galante*, raconte beaucoup de galanteries très criminelles des dames mariées de la cour.

Mais, sans examiner si vers les antres sourds
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
 Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
 Les lions de Barca videroient la Libye;
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!
 L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher:
 Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.
 Hé! laissez-moi. Debout! Un moment. Tu répliques?
 A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
 N'importe, lève-toi. Pourquoi faire après tout?
 Pour courir l'océan de l'un à l'autre bout,
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
 Rapporter de Goa ¹ le poivre et le gingembre.
 Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer.
 On n'en peut trop avoir; et pour en amasser
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
 Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure;
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet ²,
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet;

¹ Ville des Portugais dans les Indes orientales.

² Fameux joueur dont il est fait mention dans Régnier.

Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge;
 De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.
 Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
 Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
 De son train quelque jour embarrasse la ville.
 Que faire? Il faut partir: les matelots sont prêts.

Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
 Bientôt l'ambition et toute son escorte
 Dans le sein du repos vient le prendre à main-forte,
 L'envoie en furieux, au milieu des hasards,
 Se faire estropier sur les pas des Césars;
 Et, cherchant sur la brèche une mort indiscrete,
 De sa folle valeur embellir la gazette.

Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
 Ce vice fut toujours la vertu des héros.
 Quoi donc! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
 Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
 Ce fongueux l'Angeli ¹, qui, de sang altéré,
 Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré?
 L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province
 Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage prince,
 S'en alla follement, et pensant être dieu,

¹ Il en est parlé dans la première satire.

Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
 Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
 De sa vaste folie emplir toute la terre:
 Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons¹
 La Macédoine eût eu des petites-maisons²;
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
 Par avis de parents, enfermé de bonne heure!

Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
 Traiter, comme Senaut, toutes les passions,
 Et, les distribuant par classes et par titres,
 Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres,
 Laissons-en discourir La Chambre et Coeffeteau³;
 Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.

Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
 Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
 Observe une police, obéit à des lois.

Il est vrai. Mais pourtant sans lois et sans police,
 Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
 Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
 Pour détrousser les loups courir les grands chemins?

¹ C'est un hôpital de Paris où l'on enferme les fous.

² Senaut, La Chambre, et Coeffeteau, ont tous trois fait chacun un traité des passions.

Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
 Un tigre en factions partager l'Hyrcanie¹?
 L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
 Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
 A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
 Déchirant à l'envi leur propre république,
 « Lions contre lions, parents contre parents,
 « Combattre follement pour le choix des tyrans²? »
 L'animal le plus fier qu'enfante la nature
 Dans un autre animal respecte sa figure;
 De sa rage avec lui modère les accès;
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
 Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine³,
 Ne fait point appeler un aigle à la huitaine;
 Jamais contre un renard chicanant un poulet
 Un renard de son sac n'alla charger Rolet;
 Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
 Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;

¹ Province de Perse sur les bords de la mer caspienne.

² Parodie. Il y a dans *Cinna*:

Romains contre Romains, etc.

³ C'est un droit qu'a le roi de succéder aux biens des étrangers qui meurent en France, et qui n'y sont point naturalisés.

Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès ¹,
 De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
 On ne connoît chez eux ni placets ni requêtes,
 Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
 Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
 Vit sous les pures lois de la simple équité.
 L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
 Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
 C'étoit peu que sa main, conduite par l'enfer,
 Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer :
 Il falloit que sa rage, à l'univers funeste,
 Allât encor des lois embrouiller un digeste;
 Cherchât, pour l'obscurcir, des gloses, des docteurs,
 Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
 Et, pour comble de maux, apportât dans la France
 Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.
 Doucement, diras-tu : que sert de s'emporter ?
 L'homme a ses passions, on n'en sauroit douter ;
 Il a comme la mer ses flots et ses caprices :
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
 Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux ;

¹ Cet usage fut aboli sur le plaidoyer de M. le président de Lamoignon, alors avocat général.

Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
 A fouillé la nature, en a percé les causes ?
 Les animaux ont-ils des universités ?
 Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés ?
 Y voit-on des savants en droit, en médecine,
 Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine ¹ ?

Non, sans doute; et jamais chez eux un médecin
 N'empoisonna les bois de son art assassin.
 Jamais docteur, armé d'un argument frivole,
 Ne s'enroua chez eux sur les banes d'une école.
 Mais, sans chercher au fond si notre esprit déçu
 Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,
 Toi-même réponds-moi : Dans le siècle où nous sommes,

Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?

Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?
 Dit un père à son fils dont le poil va fleurir ;
 Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.
 Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt
 livres.

C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.

¹ L'université est composée de quatre facultés, qui sont les arts, la théologie, le droit, et la médecine. Les docteurs portent, dans les jours de cérémonie, des robes rouges fourrées d'hermine.

Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleu-
voir!

Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences;
Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances ¹;
Sache quelle province enrichit les traitants,
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur: sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux:
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux;
Et, trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,
Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
Quiconque est riche est tout: sans sagesse il est sage,
Il a, sans rien savoir, la science en partage;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang;
Il est aimé des grands, il est chéri des belles:

¹ Livre qui traite des finances.

Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile:
Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible;
Perce la sainte horreur de ce livre divin;
Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin;
Débrouille des vieux temps les querelles célèbres;
Éclaircis des rabbins les savantes ténèbres:
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paie en l'acceptant d'un Je vous remercie.
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs;
Et, prenant désormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire:
Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot;
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
Un docteur! diras-tu. Parlez de vous, poète:
C'est pousser un peu loin votre muse indiscrète.

Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle?

Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle,
Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin ¹ la raison qui lui crie,
N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parents, amis, en fuite;
Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertier.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure;
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois:
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit
goutte;

¹ Il avoit écrit contre moi et contre Molière; ce qui donna occasion à Molière de faire *les Femmes savantes*, et d'y tourner Cotin en ridicule.

Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison, ni sens:
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères;
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair;
Ou croire qu'un corbeau ¹ les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps?
Non: mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;
Et sur les bords du Nil les peuples imbécilles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?

¹ Bien des gens croient que, lorsqu'on se trouve treize à table, il y a toujours dans l'année un des treize qui meurt, et qu'un corbeau aperçu dans l'air présage quelque chose de sinistre.

Que peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux ?
 Quoi ! me prouverez-vous par ce discours profane
 Quel homme, qu'un docteur, est au-dessous d'un âne ?
 Un âne, le jouet de tous les animaux,
 Un stupide animal, sujet à mille maux ;
 Dont le nom seul en soi comprend une satire !
 Oui, d'un âne : et qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
 Nous nous moquons de lui : mais s'il pouvoit un jour,
 Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour ;
 Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage
 De la parole enfin lui permettoit l'usage ;
 Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas,
 Ah ! docteur, entre nous, que ne diroit-il pas !
 Et que peut-il penser lorsque dans une rue,
 Au milieu de Paris, il promène sa vue ;
 Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
 Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés ?
 Que dit-il, quand il voit, avec la mort en trousse,
 Courir chez un malade un assassin en housse ;
 Qu'il trouve de pédants un escadron fourré,
 Suivi par un recteur de bedeaux entouré ;
 Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,
 Mener tuer un homme avec cérémonie ?
 Que pense-t-il de nous, lorsque sur le midi

Un hasard au palais le conduit un jeudi ;
 Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
 La chicane en fureur mugir dans la grand'salle ?
 Que dit-il, quand il voit les juges, les huissiers,
 Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers ?
 Oh ! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
 Pouvoit trouver la voix qu'il eût au temps d'Ésope ;
 De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
 Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
 Content de ses chardons, et secouant la tête,
 Ma foi, non plus que nous l'homme n'est qu'une bête !

† C'est le jour des grandes audiences.

SATIRE IX.¹

C'EST à vous, mon esprit, à qui je veux parler.
 Vous avez des défauts que je ne puis celer :
 Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence ;
 Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, à vous voir dans vos livres caprices
 Discourir en Caton des vertus et des vices,
 Décider du mérite et du prix des auteurs,
 Et faire impunément la leçon aux docteurs,
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
 Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
 Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
 Je ris quand je vous vois, si foible et si stérile,

¹ Cette satire est entièrement dans le goût d'Horace, et d'un homme qui se fait son procès à soi-même pour le faire à tous les autres.

Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
 Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
 Qu'une femme en furie, ou Gauthier¹ en plaidant.

Mais répondez un peu. Quelle verve indiscreète
 Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poète ?
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
 Qui vous a pu souffler une si folle audace ?
 Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
 Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
 Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré ;
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
 Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos
 veilles,

Osez chanter du roi les augustes merveilles :
 Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
 Et par l'espoir du gain votre muse animée
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
 Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter

¹ Avocat célèbre et très mordant.

Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :
 Tout chanter ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
 Entonner en grands vers la Discorde étouffée;
 Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
 Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts ¹,
 Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
 Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère;
 Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
 Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
 Un poème insipide et sottement flatteur
 Déshonore à-la-fois le héros et l'auteur :
 Enfin de tels projets passent notre foiblesse.

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
 Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
 Cache le noir venin de sa malignité.
 Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nués,
 Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
 Et du bruit dangereux d'un livre téméraire

¹ Cette satire a été faite dans le temps que le roi prit Lille en Flandre et plusieurs autres villes.

A vos propres périls enrichir le libraire?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
 D'aller comme un Horace à l'immortalité :
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
 Aux Saumaises ¹ futurs préparer des tortures.
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
 Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur
 livre,
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
 Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
 Courir de main en main par la ville semés ;
 Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
 Suivre chez l'épicier Neuf-Germain ² et La Serre ³ ;
 Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
 Parer, demi-rongés, les rebords du pont-neuf ⁴.
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
 Occuper le loisir des laquais et des pages,
 Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
 Servir de second tome aux airs du Savoyard ⁵ !

¹ Saumaise, célèbre commentateur.

² Poète extravagant.

³ Auteur peu estimé.

⁴ Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut.

⁵ Fameux chanfre du pont-neuf, dont on vante encore les chansons.

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
 Fasse de vos écrits prospérer la malice,
 Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
 Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
 Que l'effroi du public et la haine des sots ?
 Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?
 Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
 Laissez mourir un fat dans son obscurité :
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
 Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;
 Le David imprimé n'a point vu la lumière ;
 Le Moïse ¹ commence à moisir par les bords.
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts ;
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs
 niches,

¹ Ces trois poèmes avoient été faits, le *Jonas* par Coras, le *David* par Las-Fargues, et le *Moïse* par Saint-Amant.

Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
 Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
 Écrive qui voudra : chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
 Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
 Peut conduire un héros au dixième volume ¹.
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
 Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
 Vous seul, plus dégouté, sans pouvoir et sans nom,
 Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !
 Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
 Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,

¹ Les romans de *Cyrus*, de *Clélie*, et de *Pharamond*, sont chacun de dix volumes.

Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
 Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace ¹.
 Avant lui Juvénal avoit dit en latin
 Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin ;
 L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime ;
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
 J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
 Quand de ces médisants l'engeance toute entière
 Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.

Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,
 Veut faire au moins, de grace, adoucir la sentence :
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?

¹ Saint-Pavin reprochoit à l'auteur qu'il n'étoit riche que des dépouilles d'Horace, de Juvénal et de Régnier.

Et faudra-t-il sans cesse essayer des querelles ?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
 Répondez, mon esprit ; ce n'est plus raillerie :
 Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
 Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
 Où la droite raison trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !
 L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
 A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
 Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
 Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
 Non, non, la médisance y va plus doucement.
 Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
 Alidor à ses frais bâtit un monastère :
 Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis ;
 Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
 C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
 Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
 Voilà jouer d'adresse, et médire avec art ;
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
 Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
 Fuit ce ton radouci que prend la médisance.

Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile ¹.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète;
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

¹ Un homme de qualité fit un jour ce beau jugement en
ma présence.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître:
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché;
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre:
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût eru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer: que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère:

On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
 Qu'il soit le mieux renté ¹ de tous les beaux esprits;
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
 J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
 Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
 Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
 Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
 Quand un livre au palais se vend et se débite,
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
 Que Bilaine ² l'étale au deuxième pilier,
 Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
 En vain contre le Cid un ministre se ligue ³ :
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 L'académie en corps a beau le censurer :
 Le public révolté s'obstine à l'admirer.
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière ⁴.

¹ Chapelain avoit de divers endroits 8000 livres de pension.

² Libraire du palais.

³ Voyez *l'Histoire de l'Académie*, par Pellisson.

⁴ Auteur qui a écrit contre Chapelain.

En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;
 Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
 Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
 Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue,
 Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
 Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
 La suite en est à craindre : en ce hardi métier
 La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
 Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
 A de plus doux emplois occupez votre muse;
 Et laissez à Feuillet ¹ réformer l'univers.

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
 Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
 Délivrer de Sion le peuple gémissant;
 Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant;
 Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
 Cueillir, mal-à-propos, les palmes idumées?
 Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
 Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,

¹ Fameux prédicateur fort outré dans ses prédications.

Faire dire aux échos des sottises champêtres?
 Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
 Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
 Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
 Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
 Va jusque sous le dais faire pâler le vice;
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
 Va venger la raison des attentats d'un sot.
 C'est ainsi que Lucile ¹, appuyé de Lélie ²,
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
 Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher.

¹ Poète latin satirique.

² Consul romain.

Fortifia mes pas et m'apprit à marcher
 C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire,
 Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
 Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
 Je le déclare donc: Quinault est un Virgile;
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
 Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
 Sofal ¹ est le phénix des esprits relevés;
 Perrin ¹... Bon, mon esprit! courage! poursuivez.
 Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
 Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
 Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
 Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
 Amasser contre vous des volumes d'injures,
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'état ².
 Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,

¹ Auteurs médiocres.

² Cotin, dans un de ses écrits, m'accusolt d'être criminel
 de lèse-majesté divine et humaine.

Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
 Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
 Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais quoi! répondez-vous, Cotin nous peut-il
 nuire?

Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
 Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
 L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
 Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
 Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
 On me verra toujours, sage dans mes caprices,
 De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
 Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
 Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
 Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
 Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
 Hé! mon Dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
 Qui peut... Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-
 vous.

SATIRE X.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
 Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries:
 Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord;
 Ton beau-père futur vide son coffre-fort;
 Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
 Griffonné de ton joug l'instrument authentique¹.
 C'est bien fait. Il est temps de fixer tes desirs.
 Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs:
 Quelle joie, en effet, quelle douceur extrême,
 De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
 De s'entendre appeler petit cœur, ou, mon bon!
 De voir autour de soi croître dans sa maison,
 Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
 De petits citoyens dont on croit être père!
 Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
 De la voir aussitôt accourir, s'empresser,
 S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,

¹ Instrument, en style de pratique, veut dire toutes sortes de contrats.